

Je voudrais introduire mon propos par deux remarques.

La première, c'est de constater l'immense richesse que représentent les « Bible au jardin » du mardi soir.

Nous étions une vingtaine à nous réunir, mardi dernier, à la salle du foyer du temple, en raison de la météo, mais choyés par nos amis Chantal et François Grosjean qui devaient nous recevoir dans leur jardin...

C'est inouï, tout ce qui est amené par les participants lors d'une telle soirée ; ce que le pasteur peut en redire n'en est qu'une infime partie. Ce qui est très touchant, c'est qu'après « Bible au jardin » ça continue dans la semaine. Il y a des gens qui vous disent : « J'ai encore compris une chose... ».

Je me suis rendu compte que, pendant cette soirée, peut-être parce que je ne voyais pas trop qu'en faire, et faute de temps, j'ai, en somme, passé par-dessus... la plante à l'ombre de laquelle nous nous sommes retrouvés, à savoir « les papyrus et les joncs ».
Deux personnes ont eu l'amabilité de m'appeler le lendemain pour me faire part de réflexions complémentaires sur ces deux plantes.

Cela m'a fait prendre conscience - et c'est ma deuxième remarque - à la fois de la richesse des « Bible au jardin » et du fait que ce n'est pas simple de participer à une soirée de ce type parce que, quand on prend la parole, on s'expose ; souvent on dit des merveilles mais, comme les autres ont aussi le souci d'apporter quelque chose, personne ne reprend votre parole et vous restez avec du silence et vous vous demandez si votre intervention était bonne ou non...

Etonnant, ce qui se passe lors de ces rencontres « Bible au jardin ».

Vous savez que, cette année, l'équipe pastorale de la région a mis sur pied une série de prédications pour l'été autour des plantes de la Bible. Le thème général est « A l'ombre des plantes ». Il y a 15 jours, c'était « le narcisse » (à travers Esaïe 35), dimanche dernier, c'était « le lys » – évoqué par Jésus dans son discours à la campagne de l'Evangile de Luc ou dans le Cantique des Cantiques – nous invitant à réfléchir à la beauté de l'éphémère, du « pour rien » - trace de Dieu dans nos vies, de Dieu qui sait ce dont nous avons besoin, là où nous-mêmes ne le savons plus toujours, trace de sa bienveillance à partager...

Mardi dernier, je vous l'ai dit c'étaient les papyrus et les joncs, j'y reviendrai à la fin.

Après notre rencontre de mardi soir, et cherchant sous quel angle j'allais entrer dans ma prédication, je suis allé en librairie chercher le dernier livre d'Edgar Morin, « **Leçons d'un siècle de vie** ».

Ceux qui connaissent l'œuvre d'Edgar Morin diront certainement que ce n'est par son meilleur ouvrage. Ce qui m'a touché, en le lisant, c'est qu'Edgar Morin articule toute sa réflexion sur sa propre histoire, l'histoire d'un individu qui devient comme le tronc, l'arbre sur lequel vont se greffer des pensées.

J'avais déjà observé cela dans un autre best-seller de ces dernières semaines, « **Vivre avec nos morts** ». de Delphine Horvilleur. Elle y parle simplement de son ministère de rabbin(e) libérale et féminine. C'est très agréable à lire et, en même temps, une pensée profonde s'y communique.

J'ai pensé à Moïse, à « Monsieur Moïse », dont nous avons évoqué les premières années mardi dernier avant qu'il ne devienne le guide de tout un peuple.

Celles et ceux qui étaient là, mardi, ont pu entendre qu'il existe une pluralité de récits proches de cette narration sur Moïse. La plus connue, dont c'est presque un copier-coller, est le récit de la naissance et de l'adoption du roi Sargon - fondateur de l'empire assyrien, que l'on date des années 2300 avant J.-C.

Il peut paraître troublant que le récit de la naissance de Moïse ait pu, potentiellement, emprunter à d'autres sources au moment du passage de l'oral à l'écrit et donc ne s'être pas passé biographiquement tel quel.

Mais on peut aussi y découvrir un peuple, les Hébreux, qui, au moment où ils étaient asservis, ont ressenti le besoin de fixer la naissance de leur figure tutélaire avec des propos qui n'ont rien à envier à la figure tutélaire de la nation assyrienne qui les avait asservis.

Quand un peuple choisit d'utiliser l'histoire des autres, la figure de celui qui est devenu son oppresseur c'est pour former une sorte de résistance. L'histoire peut sembler similaire, mais elle conduit ailleurs.

Par ailleurs, prendre conscience de la réminiscence, des emprunts conscients ou inconscients de certains thèmes - d'Exode 2 et ailleurs dans la Bible, des parallèles avec d'autres textes (que l'on pense à Jésus en Matthieu 2 mais déjà à Ismaël en Genèse 21,25 ou, dans une autre mesure à Samuel en 1 Samuel 15,1-2) peut nourrir la réflexion.

Mais revenons au récit. Vous avez certainement remarqué que, dans Exode 2, 1-10, on trouve plusieurs niveaux - en tous cas deux.

On découvre d'abord une intrigue – au niveau politique. Un potentat, un pharaon qui - tout raffiné qu'il puisse être, face à un problème d'immigration, celui d'une main d'œuvre qualifiée – d'abord appréciée et adulée – prend peur. Il a été comme tétanisé par le peuple des Hébreux qui habitait dans son pays. On appelle cela le passage de la compréhension de « ceux qui nous apportent leur aide et leurs compétences pour construire nos maisons » à la peur qui se traduit par « On n'est plus chez nous... ».

Toute ressemblance avec des situations d'hier comme d'aujourd'hui n'est, malheureusement, pas fortuite, elle est basement humaine.

Dans un moment de panique ou de folie, Pharaon, fait de ceux qui étaient des « expats » chez lui des « requérants d'asile » !!!

Vous avez certainement déjà remarqué qu'aujourd'hui encore il y a une différence entre ceux qu'on appelle réfugiés et ceux, Européens, qui partent d'ici et qu'on nomme des « expats ».

Le Pharaon paniqué commence par tenter une sorte de planification des naissances. Il ordonne aux sages-femmes égyptiennes appelées au chevet des femmes enceintes des Hébreux, de faire en sorte que les garçons meurent au moment de l'accouchement – il s'agissait de pratiquer une sorte d'avortement provoqué. C'est le propos du premier chapitre du livre de l'Exode. Mais les sages-femmes ont désobéi et résisté. Pharaon décrète alors le génocide de tous les garçons- qui doivent être noyés dans le Nil.

Un lecteur attentif remarquera que, dans sa folie, Pharaon décrète que « tout garçon sera jeté dans le Nil » oubliant de mentionner : les garçons des Hébreux...

Il s'agit vraisemblablement d'un trait d'humour du narrateur mais qui, face au débordement incontrôlable de la violence, a toute sa raison d'être.

Pourquoi les garçons ? Pourquoi, lors de la planification des naissances en Chine, ce sont les garçons que l'on voulait garder ? Les garçons, permettent de lever des armées (même s'il y a aussi des filles aujourd'hui). Vraisemblablement aussi parce que les garçons étaient considérés comme une force... donc une menace. On peut penser également qu'une fille des Hébreux mariée à un Egyptien était assimilée à l'Egypte... Mais une fille d'Egypte mariée à un Hébreu risquait de partir avec les Hébreux.

Les garçons... qui semblent si forts, mais qui peuvent devenir si fragiles.

La planification des naissances d'abord, le génocide ensuite. C'est le premier niveau, le niveau politique.

Au niveau suivant, à la suite du décret politique d'extermination, il y a la vie qui s'organise, non pas autour des hommes, mais autour des femmes.

Les hommes, perçus comme une menace, sont les grands absents dans ce qui se trame pour faire face à la menace et protéger la vie.

Quelqu'un, mardi, a tout de suite remarqué que ces femmes ne portaient pas de nom. On connaîtra leur nom ultérieurement.

Ici, elles sont comme des anonymes qui, au cœur de la violence, de la destruction extrême, du désespoir le plus profond demeurent toujours comme des regards, des sourires, des lumières qui veillent. Peut-être sont-elles anonymes pour honorer toutes les femmes qui, lorsqu'il y a une folie qui s'organise, résistent à leur niveau.

Le grand reporter Jean-Claude Guillebaud raconte merveilleusement au début de l'un de ses livres « **U ne autre vie est possible** » que, dans la folie des guerres qu'il a couvertes, toujours il a trouvé un visage, un sourire, un geste de quelqu'un qui, au milieu de cette guerre horrible, disait la vie.

Quatre femmes, ici, s'exposent plus particulièrement : la mère de Moïse, la sœur de Moïse, la fille de Pharaon et sa servante. Quatre femmes entrent en dissidence, résistent à l'arbitraire de la violence en contournant la loi, le décret de Pharaon. S'y ajoutent les suivantes de la fille de Pharaon qui vont et viennent le long du fleuve .

Elles font penser à celles et ceux qui, dans la résistance, font le guet. Ce n'est jamais facile d'entrer en dissidence. On a besoin de guets. Chacun a son rôle en quelque sorte.

Là où un génocide était organisé, ces femmes vont sauver un enfant.

Le petit Moïse est bien jeté dans le Nil, conformément au décret, mais il est placé dans un coffre – un terme que l'on trouve ici pour désigner le couffin de Moïse et en Genèse 6-11 pour parler de l'arche de Noé, elle aussi posée sur les eaux.

Au sortir de l'Arche de Noé, la violence a repris et ici, nous en avons un exemple criant.

La première femme à désobéir, après les sages-femmes, est, bien sûr, la mère de Moïse ; la seconde est la fille de Pharaon. Chacune a eu besoin de cran et a dû vivre un déchirement profond, notamment entre différentes loyautés ; s'exprime là, comme en filigrane, une grande souffrance à laquelle on ne pense pas nécessairement lorsque l'on songe à l'ensemble du récit et à son résultat pour le héros de l'histoire, la figure tutélaire du peuple hébreu : Moïse.

Cette souffrance est pourtant omniprésente dans le récit :

- La mère de Moïse avait certainement dû beaucoup hésiter avant d'exposer son enfant sur le Nil. Elle avait réussi à le cacher durant trois mois. La situation devenait de plus en plus difficile à tenir mais, que ne ferait pas une mère pour cacher/protéger son enfant encore et encore, pour rester en contact avec lui un peu plus de temps ; dans ces situations chaque instant compte ! Or la mère de Moïse a dû se résoudre à arracher son fils de son sein et à l'exposer sur l'eau , à dire non à son instinct de vie et finalement à trouver un subterfuge.
- La fille de Pharaon, a dû être déchirée entre l'obéissance, la loyauté à son père et son propre instinct de vie, ses sentiments, ses émotions en voyant le petit garçon pleurer. Le texte prend la peine de préciser qu'elle avait bien reconnu qu'il s'agissait d'un enfant des Hébreux. Certains commentateurs pensent que la fille de Pharaon était mariée mais avait des difficultés à avoir des enfants, une stérilité endurée singulièrement - comme une sorte de leitmotiv- par toutes les femmes des patriarches !

Lorsqu'on lit ce texte aujourd'hui, on peut se laisser séduire par son côté « belle histoire » mais on peut aussi être interpellé par la souffrance cachée mais qui transparaît à travers un indice, ici les pleurs de l'enfant. Entrer en résistance, en dissidence, implique de la souffrance. Il n'est écrit nulle part qu'être croyant nous épargne la souffrance. Parfois on peut avoir le sentiment que, pour les autres c'est plus facile, mais il n'en est rien.

Mardi dernier, 13 juillet, la Tribune de Genève consacrait une page entière aux propos du cycliste thurgovien Stefan Bissegger qui court son premier Tour de France. En titre on pouvait lire « *Cette souffrance, il faut la vivre pour savoir ce que c'est* ». Il réagit aux répliques des gens qui pensent qu'il suffit de pousser encore un peu sur la pédale pour devancer un concurrent. Il dit que, si Tadej Pogacar est peut-être à 99,9% de ses capacités, lui se donne à 100% et ne peut rien ajouter. L'aveu était touchant car combien d'entre nous ne voient que le côté course et oublient la souffrance qui est derrière, alors que cette souffrance fait partie de toutes nos vies.

A propos de notre texte, on pourrait aussi parler de la solitude, celle de la fille de Pharaon (qui a pu la partager un peu avec sa servante) celle de la mère de Moïse dans le choix cornélien qu'elle doit faire, sans doute légèrement atténué par le fait que sa fille va veiller sur son frère...

Deux autres femmes ont des rôles moindres... et encore !

Il s'agit de la servante de la fille de Pharaon et de la sœur de Moïse.

Elles ont été les deux intermédiaires, les 2 médiatrices – la servante de Pharaon récupérant le couffin et la sœur de Moïse en veillant. Peut-être que, l'une et l'autre, chacune à sa façon, ont atténué la solitude du moment et de la décision à prendre.

La mère de Moïse avait-elle choisi l'endroit pour sa proximité avec le palais de la princesse ou plutôt par la présence des joncs qui allaient freiner l'éloignement du couffin ?

Sa fille veilleuse... juste au bon endroit ou au bon moment a dû avoir un sacré cran, prendre son courage à deux mains pour oser s'approcher de la princesse.

Ces gens qui entrent en dissidence, aujourd'hui, on les appelle Ocean Viking, SOS Méditerranée ou encore simplement garde-côtes... Ils doivent décider, à un moment, d'entrer en dissidence. Mais cela peut aussi être une Bible des Gédéons dans le tiroir d'un hôtel, ou parfois un simple mot, un simple sourire, un peu d'humanité pour habiller la solitude.

Mardi dernier à la rencontre de Bible au jardin, j'ai suggéré qu'il y avait un certain nombre d'invéraisemblances dans le récit. A chaque fois, il y a eu comme une levée de boucliers pour défendre la vraisemblance, comme si l'improbable faisait peur.

Parmi les invéraisemblances, il y a le fait qu'une fille de Pharaon – qui avait tous les bassins et salles de bain confortables et somptueuses dans son palais – éprouve le besoin de se laver ou de se baigner dans le Nil.

Il y a aussi le fait que la petite fille ose s'approcher ainsi, sans vergogne et au risque de sa vie, d'une princesse, qu'elle ait le courage même le culot de proposer astucieusement une femme des Hébreux (la mère de l'enfant) comme nourrice. N'y avait-il pas de nourrices en Egypte ? Par ailleurs laquelle des deux parlait la langue de l'autre ?

Les invéraisemblances font peur et pourtant combien elles sont importantes dans nos vies.

Il y a toujours des invéraisemblances, des réalités incertaines et improbables, qui font... qu'à un moment donné, la vie prend un détour et souvent reprend.

Si je résiste à trop vite aplanir ces invéraisemblances, c'est aussi parce que quelqu'un m'a envoyé un lien, cette semaine, indiquant la pluralité des motifs qui ont permis à des Américains qui travaillaient dans les Twin Towers d'échapper à l'attentat de 2001.

Cela commence par un réveil qui ne sonne pas, une tache au pantalon qui oblige de se changer, un accident sur la route qui crée un bouchon, un bus raté, la cloque d'un type qui s'est rendu au travail avec une nouvelle paire de chaussures et qui s'est arrêté dans une pharmacie pour acheter du sparadrap...

Quelle place accordez-vous, dans votre vie, à l'invéraisemblable, à l'imprévu, à l'improbable, à l'incertain ?

Au moment où il se présente (comme par exemple un bouchon de circulation qui nous met en retard) il nous exaspère ; pourtant il y en a, dans toutes les existences, et parfois il nous sauve même la vie !

Edgar Morin dans son ouvrage qui traverse un siècle va jusqu'à suggérer que l'Histoire avec un grand « H » est truffée d'improbable.

Ici, dans ce récit, autour d'un certain nombre de réalités invraisemblables, quatre femmes, de deux nations ennemies, ont permis au flux de la vie de trouver son chemin.
Magnifique hommage rendu à ces femmes de cultures différentes qui ont réussi à se mettre d'accord et, à travers elle, à toutes les femmes qui ne cessent de remplir ce rôle dans l'Histoire.

Hommage aussi à tous les adoptants... à cette communion de maternité entre la génitrice et l'adoptante.

Notre texte biblique emploie 7 fois le mot « enfant » pour désigner Moïse et deux fois le terme de « fils » - l'un relie à la maman de Moïse et l'autre à la fille de Pharaon.

Il est précisé que la mère de Moïse était motivée par le fait qu'elle avait vu que son fils était « beau »...

Je ne connais pas beaucoup de mères qui ne trouvent pas que leur enfant est beau... le plus beau... et si elles ont trois enfants, ce sont les trois les plus beaux !

Il se trouve que le mot employé ici, par le narrateur, est en hébreu TOV, qui se traduit par beau et bon. On retrouve ce mot à d'autres endroits de la Bible et, notamment, au moment du choix de David comme roi (1 Samuel 16,12). On peut se demander ce que la beauté vient faire là, et par ailleurs, pourquoi pas !

Le mot « tov » employé ici est le même que celui du récit de la Création lorsqu'au terme de chaque jour de la création, il est précisé : « Et Dieu vit que cela était bon/beau. »

La mère de Moïse « vit que son fils était beau » comme « Dieu vit que ce qu'Il avait créé était beau »

N'y aurait-il pas là, dans notre texte, comme l'indice du regard bienveillant de Dieu sur toute sa création, ce regard dont tout être humain a tant besoin pour se reconnaître et se sentir reconnu, pour se sentir simplement exister. Et ce regard passe ici par des femmes qui résistent à la panique et à la peur : la mère de Moïse, la génitrice et la fille de Pharaon l'adoptante. Dans cette situation d'obscurité totale et de génocide du récit, ce petit mot « tov » bon/beau est à sa manière l'indice d'une certaine création possible et continue de Dieu... pour la vie.

Par l'astuce des femmes, Moïse va grandir auprès de sa mère jusqu'à son sevrage, vers 3 – 4 ans. Or, ne dit-on pas que les premières années de la vie sont les plus importantes ? La fille de Pharaon a accepté de prendre une nourrice parmi les femmes des Hébreux et choisit même de rémunérer la mère de Moïse. Une référence à la loi égyptienne qui l'exigeait ? Un clin d'œil d'humour de Dieu ou simplement une façon de clarifier la relation ?

Ici, quatre femmes de deux nations hostiles l'une à l'autre collaborent pour sauver une vie, pour qu'une interface puisse se produire..

Cette vie sera le fruit de deux cultures, la culture hébraïque et la culture égyptienne. Ceux qui appartiennent à plusieurs cultures, voire à plusieurs « races » savent que ce n'est pas toujours facile, que l'on risque d'être exclu des deux cultures. Et pourtant, ces interfaces ne représentent-elles pas, par-dessus tout, la vie ?

Cette collaboration entre une nation forte et une autre, ici vassale, pourrait nous amener à réfléchir à une collaboration entre les peuples voire entre les continents, par exemple sur les questions de CO2 et ne pas laisser ces questions devenir l'apanage de la votation d'un seul

peuple et de son confort..., à réfléchir à l'importance de se mettre d'accord entre différentes cultures pour que la vie reparte.

Cette interface se retrouve jusque dans le nom donné à Moïse. Il est en effet précisé que c'est la fille de Pharaon qui a donné son nom à Moïse. Dès lors ce prénom est-il d'origine égyptienne ou d'origine hébraïque ? En égyptien ce prénom est de la même racine que Ra-« msès » ou Thout-« mès » et signifie « enfant de », du dieu Ra ou du dieu Thout.

Dans le cas de Moïse, enfant du Dieu inconnu, sans nom ?

Ou ce nom a-t-il une incidence hébraïque à savoir « tiré des eaux » ...

mais alors il est mal traduit... car il s'agit d'un participe présent : « tirant de l'eau ».

Moïse aurait-il alors reçu là son programme de vie ?

S'il faut conclure, la question que nous pose ce texte est : « Qu'est-ce que je vais de ma vie, de mon malheur, de ma souffrance, de son improbable ? Comment est-ce que je les lis ?

Quelle orientation donnent-ils à ma vie ? celui de l'échec ou celui du tournant vers autre chose ? »

C'est une question personnelle qu'on ne peut pas imposer aux autres...

Parfois il peut être utile de repérer tous ceux, toutes celles qui se sont débattus, tout ce qui est arrivé pour nous faire naître à la vie, une vie de sens...

Dieu semble le grand absent de cette histoire, Il n'est jamais nommé.... à moins que nous ne soyons en mesure de le reconnaître, à travers une multitude de gestes qui se tendent la main.

Comme le disait si bien l'une d'entre nous mardi soir : Dieu se débrouille pour utiliser nos histoires, avec leurs succès, leur courage, mais aussi avec leurs déconvenues, leurs déchirements entre les différentes valeurs et loyautés, pour écrire son histoire.

Parfois on pourrait certes s'interroger sur le risque pris par Dieu avec la vie :

ici celle d'un garçon, mais aussi de tous les autres...

Dieu prend de sacrés risques avec l'humain !

Dans sa discrétion, il est présent à travers les différents relais de ces femmes, qui arrivent à prendre leur courage à deux mains, à se débrouiller, et il finit par écrire Son histoire à travers leur histoire.

Le plan de Dieu n'apparaît que peu à peu et indirectement. S'il dirige, ici, c'est en secret.

Cela requiert énormément de foi et de confiance, à toutes les étapes de nos vies.

Si, en sortant d'ici, vous pouviez juste retrouver la certitude qu'un jour vous avez été jugés beaux, et donc que vous avez de la valeur ; que, malgré la souffrance qui est la vôtre et qui sera encore la vôtre, il y a toujours eu, il y aura encore des petites mains qui seront là pour vous aider à reprendre le chemin. Si vous pouviez croire que ce chemin passera, sans doute, à travers des ruptures mais qu'il sera aussi accompagné d'improbable, par toutes sortes de personnes qui, à leur façon, ont accepté d'être des résistants – des résistants politiques, sociaux, des résistants tout simplement humains.

Dieu est présent à travers tout cela.

Dieu connaît bien ce dont nous avons besoin ; comme le disait le texte de la semaine dernière, mieux que nous ne le savons parfois nous-mêmes. Qui connaît toujours ses vrais besoins ? Il est vrai qu'une telle parole n'est jamais que pour un « petit troupeau » qui doit vivre de ces réalités pour que d'autres puissent venir y faire leur abri.

Deux mots sur les plantes de notre récit : les papyrus et les joncs... il s'agit d'une trace effective du pays d'Egypte dans notre récit - qui n'en fait pas qu'un conte... Le fait historique que des sémites étaient présents en Egypte y est attesté.

On peut en tirer un lien entre l'arche en bois de Noé et celle en papyrus de Moïse. C'est le même mot.

On peut interpréter le récit à partir du fait que les roseaux sortent de l'eau, comme Moïse ici et comme chacun d'entre nous à sa naissance.

Esopé, repris par Jean de la Fontaine, suggère que le roseau plie mais ne casse pas, alors que le chêne ou le noyer se brisent – ce dont on a des témoignages tragiques en ce moment en Allemagne et en Belgique...

Quelqu'un m'a rendu attentif au fait que le papyrus sur lequel on écrit peut-être comparé à la pierre sur laquelle Moïse a gravé la Loi, avant de casser les deux tables – comme pour suggérer que personne ne peut les posséder, que personne ne peut avoir le dernier mot sur la volonté de Dieu.

Edison utilisa des filaments en fibre de bambou pour les premières ampoules et les ampoules d'Ikea n'ont rien à envier à leur durée...

La flûte de pan est faite de bambou...

Mais cela nous conduirait à un autre style de prédication, plus proche, sous certaines formes, de la prédication symbolique ou mythique des Pères de l'Église - mais vous imposer cela ne sera pas pour aujourd'hui.

Amen